

Bureau météorologique, Washington, D. C., 28 juin. Indications pour la Louisiane: Temps — pluies locales vendredi et samedi; vents frais du sud.

LE SOULEVEMENT Contre les étrangers EN CHINE.

Enfin, la vérité commence à se faire jour sur les événements de l'extrême Orient et sur la situation de l'Empire du Milieu. Elle ne date pas d'aujourd'hui, cette situation, et il y a longtemps que la révolution, dont nous n'apercevons encore que les symptômes précurseurs, a été prédite par les hommes qui savaient prévoir l'avenir.

Depuis de longues années déjà on a dit et redit que les entrées incessantes des puissances européennes étaient un véritable défi jeté au fanatisme oriental, et que, tôt ou tard, il fallait s'attendre à un soulèvement général dans les provinces de la Chine, celles de l'intérieur comme celles des côtes.

En politique avisé qu'il est, l'empereur Guillaume a voulu s'en rendre compte; il a envoyé sur les lieux un de ses conseillers les plus expérimentés, le général Stahl, armé de pleins pouvoirs. Le général a pu faire des études à son aise, examiner ce qui se passait autour de lui et apercevoir bien des choses qui échappent aux regards du vulgaire.

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces gens qui maudissent tout ce qui est moderne, tout ce qui est civilisé, se servent avec adresse, contre les modernes, contre les civilisés, des engins que ces mêmes modernes, ces mêmes civilisés leur ont procurés et dont ils leur ont enseigné la pratique.

Comment des hommes d'Etat, doués nécessairement de quelque clairvoyance et de quelque expérience, n'ont-ils pas prévu les événements actuels et se trouvent-ils pris au dépourvu? C'est ce qu'il est difficile de s'expliquer.

savaient, sur ce sujet, plus que le gros du public? Les malades qu'elles ont commises, le désarroi dans lequel elles se trouvent permettent d'en douter.

A l'Hôtel de Ville.

Le comité à la considération duquel avait été soumise la pétition de certains propriétaires-fonciers, a siégé hier soir, et a pris connaissance d'une communication de M. Chs Claiborne, représentant de nombreux propriétaires d'immeubles des environs de Storyville.

A une récente séance du conseil municipal, il s'est trouvé malheureusement quelques membres qui se sont montrés enclins à violer l'ordonnance dont la parfaite légalité a été reconnue par notre Cour Suprême.

M. B. B. Howard, représentant les propriétaires récalcitrants, a retiré hier son opposition; il a vu clairement que le sentiment populaire était favorable à l'ordonnance et qu'il y a aujourd'hui à la tête de notre gouvernement des hommes d'une inflexible fermeté, qui entendent défendre les intérêts qui leur sont confiés.

UNE SOIREE Aux Tuileries PENDANT L'EXPOSITION DE 1867. SOUVENIRS.

Paris, 17 juin: Ce soir même la Comédie-Française donne une représentation de gala au roi Oscar II, et je me souviens qu'il y a juste trente-trois ans, le jeudi 14 juin 1867—c'était aussi pendant l'Exposition—je reçus de M. le comte Baeciochi l'invitation de passer le jour même aux Tuileries, afin d'organiser pour le lendemain un spectacle de gala où la Comédie-Française devait figurer au programme avec une petite comédie en un acte de M. E. Legouvé, ayant pour titre A Deux de Jeu, jouée par Mme Arnould-Plessy, Mlle Tordens et moi.

Je me rendis au palais vers deux heures. Leurs Majestés ayant manifesté le désir de s'entendre directement avec l'un des interprètes pour les détails de la mise en scène, on m'avait introduit dans un salon précédant le cabinet de l'empereur, et il y avait déjà quelques instants que j'attendais, quand une porte s'ouvrit, donnant passage à Napoléon III, reconduisant le grand-duc de Mecklembourg.

Instinctivement, je m'étais effacé dans un angle du salon. L'empereur, qui ne m'avait pas aperçu d'abord, une fois son hôte sorti, s'arrêta quelques secondes et, se croyant seul, se livra à une suite prolongée d'interminables.

En relevant la tête, il me vit, hâta le pas et rentra vivement dans son cabinet.

L'huissier étant venu m'avertir que l'on m'attendait, j'entraî chez Sa Majesté, où se trouvaient déjà l'impératrice et le Prince Impérial.

—Si vous le voulez bien, monsieur, me dit l'empereur, je vais d'abord vous montrer l'emplacement où vous jouerez demain soir. Quant aux meubles dont vous pouvez avoir besoin, nous nous en occuperons ensuite.

Alors on me fit voir un salon où la place qui nous était réservée—sans estrade—était tellement restreinte que déjà je n'avais plus qu'une préoccupation, celle de ne pas marcher, le soir de la représentation, sur les pieds de nos augustes spectateurs.

Maintenant, fit l'empereur, comme meubles que vous faut-il? —Un petit canapé. Sire, deux chaises et une table! —Rien de plus facile! Que pensez-vous de ce tête-à-tête? —Parfait!

—Et bien! nous allo mettre tout de suite en place. L'impératrice intervint: —Mais l'empereur va se fatiguer, dit-elle, appelons un domestique.

—Non, non, répondit vivement Napoléon III, laissez! C'est bien plus amusant à nous deux! Et voilà Sa Majesté organisant elle-même notre petite mise en scène.

Tout cela avait été fait avec une telle bonhomie, une si parfaite simplicité, que j'en ai gardé toujours le souvenir. —A demain, me dit il enfin; vous aurez comme foyer la salle du trône!

—Vous serez là bien tranquille... et comme chez vous!... Le spectacle devant commencer à neuf heures, j'étais au palais une demi-heure avant le lever du rideau pour m'assurer que rien ne manquait. Le chambellan de service m'introduisit dans la salle du trône, comme l'avait décidé Sa Majesté; mais, appelé par son service et s'excusant de ne me pouvoir tenir compagnie, il me désigna une table chargée de rafraîchissements et sortit.

lèbres camarades qu'il m'avait paru sublime!... et je crains fort de l'avoir froissé.

Je crus devoir rassurer le souverain en lui donnant l'assurance que l'artiste dont il me parlait n'était pas susceptible! Mme Plessy et Mlle Tordens étaient arrivées; quelques minutes après nous étions en scène, attendant le moment de commencer.

L'huissier annonça: Sa Majesté le Roi de Prusse. L'empereur. Sa Majesté l'Impératrice. S. A. Monseigneur le Prince Impérial.

S. A. R. Monseigneur le Prince de Saxe. S. A. R. Monseigneur le Grand-Duc de Mecklembourg. S. A. le Prince de Leuchtenberg.

M. le comte de Bismarck. Comme on peut en juger, à cette époque, la venue de Ménélick eût été un événement de médiocre importance.

Puis quelques chefs arabes entrèrent à leur tour, et pendant la représentation égrenèrent leur chapelet, sans lever les yeux une seule fois.

Le roi Guillaume était entré souriant, le teint vermeil, donnant le bras à l'impératrice Eugénie.

L'empereur tenait par la main le Prince Impérial, qu'il plaça entre ses genoux, et, pendant que j'étais en scène, je voyais la main du souverain caresser tendrement la tête de ce fils adoré.

La comédie de M. Legouvé parut faire plaisir et Mme Plessy eut le succès auquel lui donnait droit son incontestable talent. Après le spectacle, l'empereur présenta la regrettable comédienne au roi Guillaume.

palais sans avoir entendu la voix de celui qui devait se montrer notre implacable ennemi.

Le second incident causa encore plus de surprise que le premier. Lorsque l'acte de M. Legouvé fut achevé, l'empereur s'était levé, et tout le monde, naturellement, avait imité son exemple.

Seule, l'impératrice était demeurée à sa place, et ce ne fut qu'au bout de quelques instants, sur un regard de l'empereur, qu'on la vit se lever et quitter en boitant le salon de réception au bras du roi Guillaume.

C'est seulement en 1879, pendant une visite à Cambden Place, que j'eus le mot de l'énigme. Comme nous parlions de cette folle année de 1867, de ce Paris endiablé, affamé de plaisirs, de cette Exposition honorée de la visite de toutes les têtes couronnées, l'impératrice, avec cette grâce exquise dont elle a conservé le secret, me fit l'aveu suivant:

—Cette date du 15 juin 1867 me remet en mémoire, me dit-elle, un des moments les plus critiques de ma vie... C'était toujours été pour moi, une sensation agréable que celle de poser mes pieds, sans chaussures, sur un parquet me communiquant un sentiment de fraîcheur; c'est une très vilaine habitude dont je m'accuse et dont j'ai été ce soir-là justement punie.

—Pendant votre petite comédie, j'avais été assez heureuse pour laisser glisser un de mes souliers de satin... J'avais réussi à le pousser sous mon fauteuil, quand je vis l'empereur se lever et se disposer à quitter le salon de réception; immédiatement, je me mis à la recherche du fugitif.

... mais j'avais beau allonger, sans ma longue traine, un pied investigateur... rien!... je ne sentais rien.

—L'empereur me regardait, ne comprenant pas le motif qui me clouait à ma place. J'étais au supplice! Enfin, je le sens... je l'attrape à moi ce maudit petit soulier... Mais en le mettant, j'éprouvai une vive douleur. Il y avait quelque chose dedans... je ne sais quoi, mais à coup sûr un objet qui me faisait boiter.

—Au même moment et comme je venais de prendre le bras du roi Guillaume, je vois une des grandes-duchesses qui se baissait, semblant chercher quelque chose... C'était, paraît-il, un magnifique pendant d'oreille, une perle splendide qui s'était détachée et s'était venue malencontreusement prendre place dans mon petit soulier.

vient de disparaître — tons deux si admirables dans la Grande-Duchesse, pendant que derrière la toile, grimpé sur les épaules de Couder, un prince de Prusse, en compagnie d'un autre prince qui doit porter un jour une lourde couronne, retenaient dans la coulisse l'étonnant général Boum, qui leur criait d'une voix désespérée: "Princes, princes, je vous en supplie, lâchez-moi: vous allez me faire manquer mon entrée!"

Frédéric FEBVRE.

Les manœuvres navales.

Paris, 17 juin — Les mouvements de l'escadre de la Méditerranée, en vue de la constitution de l'armée navale à Cherbourg, viennent d'être arrêtés de la manière suivante: Le vice-amiral Gervais, commandant l'armée navale, arbore son pavillon sur le Bourret, le 20 juin, à deux heures 30 de l'après-midi, à Toulon.

Le 21 juin au matin, départ de la Foudre, des torpilleurs et des gardes côtes: Bouvines, Jemmapes, Amiral Tréhouart, Valmy, sous le commandement du contre-amiral Mallarmé.

Arrivée à Oran le 24. Le 21 juin, à midi, départ du Charles-Martel, des croiseurs et contre-torpilleurs mis à la disposition du contre-amiral Ronstan [1 croiseur cuirassé, 1 ou 2 croiseurs de 2e classe, 1 croiseur de 3e classe, 2 contre-torpilleurs]. Arrivée à Oran le 26.

Entre le 21 au soir et le 23 juin au matin, départ de l'escadre de la Méditerranée. Arrivé à Oran le 26. Le 27 juin au soir, départ d'Oran de tous les navires réunis de l'escadre de la Méditerranée; concentration en mer des deux escadres vers le 2 juillet.

Arrivée à Quiberon le 6 juillet; départ de Quiberon le 7 juillet au soir. Arrivé à Brest le 8 ou le 9 juillet et de Brest à Cherbourg du 11 au 12 juillet.

Tous les bâtiments devront être prêts à illuminer dès l'arrivée à Cherbourg. L'amiral Gervais, commandant en chef, aura sous ses ordres les vice-amiraux Fournier et Ménard et les contre-amiraux Ronstan, Maréchal, Mallarmé et Touchard.

L'amiral Gervais, en communication directe avec les préfets maritimes, vient de prescrire à Cherbourg de tenir à sa disposition les torpilleurs de la défense mobile mobilisables pendant les manœuvres navales. La flottille concourra à la défense de Cherbourg, qui sera attaquée par l'escadre du Nord. L'escadre de la Méditerranée défendra l'entrée de la Manche. L'amiral Gervais annonce son arrivée à Cherbourg, à la tête de l'armée navale, le 12 juillet.

AMUSEMENTS. WEST END.

Entre le concert, toujours brillant, donné par l'orchestre d'harmonie du Régiment de Chicago, le West End offre, chaque jour à ses visiteurs une foule de variétés extrêmement intéressantes: de véritables merveilles exécutées par des acrobates de première force, le vitagravé, dont la popularité est inépuisable, et le travail extrêmement intéressant d'un modèleur, Bicknell, qui, sous vos yeux et rapidement, transforme un morceau d'argile en objet d'art.

PARC ATHLETIQUE.

Il y avait un véritable événement, hier soir, au Parc Athlétique, on y donnait la première [reprise] de Fra Diavolo, un des meilleurs opéras de l'école française et le chef-d'œuvre d'Auber.

Aussi, y avait-il, beau ou mauvais temps, une salle comble. C'est, du reste, l'opéra favori de M. Langluis, à la fois excellent chanteur et excellent comédien.

Un nouveau succès pour la troupe Olympia; aussi les braves n'ont pas manqué aux artistes.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Le jeune Balandard, pris d'un léger malaise, a été autorisé à garder le lit. Le médecin appelé l'interroge. —Qu'éprouvez-vous, mon ami? —Un grand plaisir, monsieur de ne pas aller aujourd'hui au bahut!

Boireau invité à un grand bal, fait danser une jeune fille inexpérimentée qui lui écrase les orties. A un moment donné, tout en dansant, elle fredonne les motifs d'un valse que joue l'orchestre et lui dit: —Cette valse est charmante, je cherche à la faire entrer dans ma tête.

—Mon Dieu, mademoiselle, fait Boireau, si vous pouvez en faire temps la faire entrer dans vos pieds! Dans l'antichambre du ministère de l'intérieur, entre secrétaires généraux de préfecture. —Je suis accablé de besogne en ce moment, tout me retombe sur le dos. —Vraiment? —Si cela doit durer, je succomberai sous le faix. —Vous voulez dire sous le préfet!

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT. Par Georges Madaque. QUATRIEME PARTIE.

Après il partait vers le Calvaire, là où la bête allait s'abatre, le blanc coursier qui avait

été le messager de la mort. A cette place où on l'achevait, il ne faisait que passer.

A ses oreilles, dès qu'il atteignait cet endroit où l'attirait une force pareille à celle qui le conduisait vers l'olivier, semblait arriver la voix forte, la voix dure et sarcastique de l'ex-châtelaine du Val-Rose:

"Vous verriez-je au bord d'un précipice, que je vous y laisserais, votre femme, vous, vos enfants, rouler."

C'était le premier soir que, à la fois reconforté et davantage brisé, il s'agenouillait, comme les gens simples qui passaient devant la vieille croix, emblème de supplice et de rédemption. Sa fille le lui avait dit: —Il faut vivre.

mi-heure, et on allait se mettre à table, —c'était la première fois depuis trois semaines que sa femme et lui y reprendraient leur place, — lorsque le père la Bique, Albéric Soucaud et Pierre Estarat, arrivèrent par le peron, pénétrant tout de go dans la salle à manger, où ils voyaient de la lumière.

—Monsieur Claude, je vous amène Albéric et Pierronnet, je leur ai dit la nouvelle. —Et bien, ils sont heureux? —Tellement heureux, fit le premier, que je me demande si l'ancien ne nous a pas trompés!

—Pas du tout... Dans quelques jours Chérie sera ici. Le jeune homme posa une main sur son cœur, comme si la confirmation de la grande nouvelle lui portait le coup violent que lui en donnait la première annonce, au sortir du village.

Le visage ravagé de M. Varagniez s'était encore irradié. —Déjà assise à sa place, Mme Varagniez regardait avec un pâle sourire les trois campagnards. —Comment ça se fait-il? demanda Soucaud, qui riait, lui, d'un rire nerveux.

Silvère ayant des relations très intimes avec le Ministre de la Justice. La demande a abouti. La veille du jour où les souverains russes entrèrent à Paris, notre pauvre Chérie aura fini la peine qu'elle n'avait pas méritée.

—Non, répéta Albéric, qu'elle n'avait pas méritée. Aucune haine dans sa voix, aucun fiel dans son regard.

Le bonheur rend bon; il dispose un pardon, à l'indulgence. Le jeune homme éprouvait une pitié immense pour celui que le sort atteignait d'une façon si ornelle.

Il ne se sentait plus le droit, alors que l'innocente ne s'était pas une fois élevée contre le criminel, alors qu'elle amenait sa propre condamnation, d'atteindre celui qu'elle sauvait. La Bique avait raison. Ce n'était pas à lui de défaires ce qu'elle avait fait.

... Moi je suis un ami... son camarade d'enfance... Je me ferais couper en morceaux pour elle...

Sa voix devenait rauque, ha chée; les sanglots montaient à sa gorge. —Mon brave enfant, mais parlez... mes forces me trahiraient, les vôtres au contraire vous serviraient... Vous l'aimez et elle vous aime... partez, Soucaud. Soyez le premier à qui elle parlera en sortant de ce bagne, et que les lèvres sont closes... Et ramenez-la, dites-lui qu'ici... malgré notre deuil...

Il se retourna vers sa femme; les mots ne montèrent plus à sa bouche. Marie-Thérèse acheva: —Dites-lui que sa place est au milieu de nous... Allez, Soucaud.

Le jeune homme marchait vers la porte, comme s'il n'avait qu'à la franchir pour atteindre le but de son long voyage. M. Varagniez l'arrêta. —Vous ne pouvez plus partir ce soir... Prenez le train du matin et arrêtez-vous à Paris... Laissez-moi le temps d'écrire un mot à M. Silvère... Il est urgent que vous le voyiez... Je suis à vous...

an jeune homme. —Elle n'est pas cachetée, vous savez ce que j'ai écrit à M. Silvère: de vous emmener à Clermont, et si faire se peut, de vous laisser annoncer la nouvelle à Chérie.

—Oh! merci, merci! —Maintenant, puisque c'est l'heure de s'asseoir à table, pourquoi ne dîneriez-vous pas ici, mes amis?

—La maman qui nous attend! dit vivement Pierronnet. —Non, fit la Bique, plus tard, monsieur Claude, quand vous serez un peu remis de votre chagrin, plus tard.

Albéric, déjà dehors, glissait la lettre dans sa poitrine. Eux sortis, il fut retombé sur les maîtres du château, accablant, ce chagrin si récent qu'il semblait que la catastrophe avait eu lieu la veille, si la Pételonne et le Pételou, mis au courant par les trois hommes qui traversaient la cuisine, n'avaient été, quasi toute la soirée, familiers comme dans les circonstances où toutes les sympathies paraissent bonnes, avec les maîtres, à parler du retour de Chérie.

raient que l'importuner. —Lorsqu'elle serait là, on le saurait, cela suffirait.

M. et Mme Varagniez, seuls chez eux, les enfants endormis, et Marie-Thérèse venant de les quitter, eurent l'étrange silence, où leur tendresse montait au degré de leur douleur.

Il ne pouvait plus exister, il n'y aurait jamais plus, de la part de Christiane, une ombre du soupçon qui l'avait effleurée. Son cœur ne souffrirait plus que de la même souffrance.

La mort de leur plus jeune enfant semblait les avoir lentement séparés. La fin terrible de leur fils les ramenait l'un à l'autre. Plus d'effusion entre eux que celle avec laquelle ils se disaient mutuellement leur union morale, leur inaltérable affection. La porte ouverte entre leurs deux chambres laissait Claude, peut-être plus frappé qu'elle, libre d'aller et de venir, de passer ses nuits d'insomnie au chevet de sa femme malade.